

Francia – Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Bd. 33/3

2006

DOI: 10.11588/fr.2006.3.45358

Copyright

Das Digitalisat wird Ihnen von perspectivia.net, der Online-Publikationsplattform der Stiftung Deutsche Geisteswissenschaftliche Institute im Ausland (DGIA), zur Verfügung gestellt. Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

LUTZ RAPHAEL

LE PROFIL ET LE POIDS DE L'IDÉOLOGIE DANS LE RÉGIME NAZI: PERSPECTIVES ACTUELLES ET PROBLÈMES NOUVEAUX

Parler du profil et du poids de l'idéologie national-socialiste, c'était au moins pendant les années 80 et 90, une déclaration de foi pour les mérites d'une approche en termes d'histoire des idées politiques en face d'un régime dictatorial dont les forces de mobilisation et de destruction collectives étaient singulières¹. La confrontation intellectuelle entre les deux grands courants de l'historiographie allemande sur le Nazisme, celui des »intentionalistes« et celui des »fonctionnalistes«, a contribué à bloquer pendant de longues années une discussion approfondie sur les aspects idéologiques du régime nazi².

D'un côté les »fonctionnalistes« ont longtemps préféré de parler de cette idéologie nazie en termes ironiques, ridiculisant son manque de consistance, de clarté, de profondeur; Hans Mommsen a même posé la question de savoir s'il s'agissait d'une »idéologie simulée«³; ce courant historiographique a souligné le caractère chimérique et le manque de sérieux de cette idéologie. En outre, l'approche »fonctionnaliste« même qui préféra les structures sociales ou politiques pour expliquer les dynamiques du régime meurtrier minimisa l'importance de cette »folie« idéologique. Dans un certain sens, cette approche distanciée de l'idéologie nazie était toujours une opération d'exorcisation des restes de cette pensée et de son charme sur la population allemande. La banalisation suivait pour ainsi dire la démonisation de l'immédiat après-guerre quand on parlait de l'idéologie nazie dans l'historiographie allemande à partir des années 70.

D'un autre côté, les »intentionalistes« ont insisté sur la force de la mobilisation et de la motivation idéologique dans le régime nazi. Le titre du livre de Eberhard Jäckel: »L'idéologie de Hitler – l'ébauche d'un régime«⁴ fait allusion à la mise en acte de la »Weltanschauung« (vision du monde) de Hitler.

À l'ombre des grands débats entre ces deux écoles, les recherches sur la propagande, les rituels publics et l'esthétique du Nazisme ont balisé une troisième voie

1 Cet article est la version élaborée et annotée d'une communication présentée à l'Institut historique allemand de Paris, le jeudi 31 mars 2005.

2 Wolfgang WIPPERMANN, Ideologie, dans: Wolfgang BENZ et al. (dir.), Enzyklopädie des Nationalsozialismus, Stuttgart 1997, p. 11–21.

3 Hans MOMMSEN, NS-Ideologie. Der Nationalismus – eine ideologische Simulation? dans: H. HOFFMANN, H. KLOTZ (dir.), Die Kultur unseres Jahrhunderts: ein ECON Epochenbuch, Düsseldorf 1991, p. 3–54.

4 Eberhard JÄCKEL, Hitlers Weltanschauung. Entwurf einer Herrschaft, Stuttgart 1991.

pour l'analyse de l'idéologie mettant l'accent sur les manipulations médiatiques qui a fait passer le message politique du régime⁵.

Mais dans les débats actuels sur le régime nazi le problème de son idéologie est réapparu: la question qui se pose est de savoir si à côté du charisme du Führer et à côté de la propagande manipulatrice de Goebbels, l'idéologie nazie a gagné du terrain hors du cercle réduit des zélés du régime. Cela implique aussi de peser le poids des motivations actives/intrinsèques des nombreux criminels que le régime a produit. En ce qui concerne les décisions politiques prises au sommet, il n'y a jamais eu des doutes sur l'importance de ces motivations idéologiques, mais en descendant l'échelle de commande, le poids de motivations matérielles et sociales augmente sans qu'on ait bien pesé le poids de la conviction idéologique.

Analyser le profil de cette idéologie invite finalement à réfléchir sur les moyens de diffusion, les pratiques d'inculcation par lesquels des idées clefs du Nazisme ont gagné les émotions et la pensée des gens. En 2006, une telle réflexion se voit confrontée à des nouveaux chantiers de recherche sur l'époque nazie qui, dans leur ensemble, ont bien changé l'état de nos savoirs sur l'histoire des idées politiques et sociales dans l'entre-deux-guerres.

Un premier chantier: Les analyses des activités de recherche scientifique et universitaire sous la dictature⁶

Depuis 15 ans, les recherches sur cette phase sombre de l'histoire des sciences en Allemagne se sont intensifiées et elles convergent vers une réévaluation des rapports entre le régime et le monde universitaire et scientifique allemand. Elles nous font voir des rapports de collaboration très étroite entre la grande majorité des chercheurs allemands et le régime. À côté des intérêts corporatifs de chaque discipline et l'opportunisme matériel des chercheurs, les convergences profondes dans l'interprétation du monde social et historique étaient à la base d'une mobilisation volontaire pour le Nazisme dont l'ampleur a choqué ceux qui furent exclus en 1933. Ces recherches nous montrent en détail que la plupart des scientifiques ont participé de

5 Klaus VONDUNG, *Magie und Manipulation. Ideologischer Kult und politische Religion des Nationalsozialismus*, Göttingen 1971; Peter REICHEL, *Der schöne Schein des Dritten Reiches. Faszination und Gewalt des Faschismus*, Munich 1991; Winfried ZANKE, *Propaganda*, dans: BENZ (voir n. 2), p. 34–49; Siegfried ZEHNHOFER, *Die Reichsparteitage der NSDAP*, Nuremberg 1991.

6 La bibliographie de ces recherches est abondante: les actes des nombreux colloques internationaux donnent un panorama des thèmes et des résultats: Christoph MEINEL et al. (dir.), *Medizin, Naturwissenschaft, Technik und Nationalsozialismus. Kontinuitäten und Diskontinuitäten*, Stuttgart 1994; Monika RENNEBERG et al. (dir.), *Science, Technology, and National Socialism*, Cambridge 1994; Doris KAUFMANN (dir.), *Geschichte der Kaiser-Wilhelm-Gesellschaft im Nationalsozialismus. Bestandsaufnahme und Perspektiven der Forschung*, 2 vol., Göttingen 2000; Margit SZÖLLÖSI-JANZE (dir.), *Science in the Third Reich*, Oxford 2001; Rüdiger VOM BRUCH et al. (dir.), *Wissenschaft und Wissenschaftspolitik. Bestandsaufnahmen und Kontinuitäten im Deutschland des 20. Jahrhunderts*, Stuttgart 2002; Des comptes-rendus de la nouvelle littérature sur le sujet se trouvent dans: Margit SZÖLLÖSI-JANZE, *National Socialism and the Sciences: Reflections, Conclusions and Historical Perspectives*, dans: ID., *Third Reich*, p. 1–35; Lutz RAPHAEL, *Radikales Ordnungsdenken und die Organisation totalitärer Herrschaft: Weltanschauungseliten und Humanwissenschaftler im NS-Regime*, dans: *Geschichte und Gesellschaft* 27 (2001), p. 5–40.

plein cœur aux nouveaux buts politiques, tels que l'autarcie, le développement d'armes nouvelles, l'hygiène raciale ou l'aménagement des territoires européens à grande échelle selon les préceptes d'un nouvel ordre impérial et racial en Europe. Il en résulte très clairement que l'engagement des érudits et des scientifiques, leur »automobilisation« (*Selbstmobilisierung*), et la contribution des disciplines scientifiques à l'idéologie national-socialiste est indéniable et centrale pour la compréhension des relations entre le monde scientifique et le Nazisme. Au niveau des concepts, des catégories des sciences humaines on trouve de nombreuses traces du travail de traduction ou de transposition du langage politique du régime et de son idéologie.

Au cours des dix dernières années, il a été ouvert un deuxième chantier de recherches. Il a pour objet la deuxième génération idéologique du régime⁷, à savoir la cohorte des jeunes nazis nés entre 1895 et 1905, qui ont formé l'élite de la SS et du SD, qui avaient dans leur majorité une bonne éducation et une formation universitaire – ils étaient souvent des juristes ou des médecins. Derrière la vieille garde idéologique du régime – Darré, Rosenberg, Ley – ils formaient une élite convaincue de leur supériorité intellectuelle et unie par une vision politique commune; Ulrich Herbert les a baptisé les »Weltanschauungseliten« du régime reprenant un terme employé par un de ses représentants majeurs⁸. Leur profil idéologique est intellectuellement plus raffiné que la propagande de Goebbels destinée aux simples membres du parti et aux autres allemands. Nous sommes confrontés à un groupe qui à l'âge jeune a obtenu des postes de commande et dont les contributions à la mise en place des dispositifs raciaux et d'extermination étaient essentielles. Le profil de leur antisémitisme froid et dans leur propres mots: »rationnel« nous force de repenser cet aspect crucial du régime⁹.

Le troisième chantier de recherche concerne la politique d'extermination. Les thèses provocatrices et simplificatrices de Goldhagen ont attiré l'intérêt des chercheurs sur le poids de l'idéologie, de la préparation idéologique des policiers des »bataillons de sécurité« ou des soldats de la SS et de la *Wehrmacht* qui obtenaient les ordres de tuer les juifs des ghettos et qui participaient aux massacres¹⁰.

Tous ces chantiers ont en commun qu'ils mettent en cause les présupposés des approches établies d'une idéologie nazie comme seul fait pathologique d'un groupe de zélés autour de Hitler, Himmler et Rosenberg ou d'une simple propagande de

7 Ulrich HERBERT, *Best. Biographische Studien über Radikalismus, Weltanschauung und Vernunft, 1903–1989*, Bonn 1996; Lutz HACHMEISTER, *Der Gegnerforscher. Die Karriere des SS-Führers Franz Alfred Six*, Munich 1998; Michael WILDT, *Generation des Unbedingten. Das Führungskorps des Reichssicherheitshauptamtes*, Hambourg 2002.

8 C'est la caractérisation que Werner Best a donné de lui-même, cité par HERBERT (voir n. 7), p. 203.

9 »Antisemitismus der Vernunft« ainsi la formule de Werner Best, un des protagonistes de ce courant, cité par HERBERT (voir n. 7), p. 203.

10 Jürgen MATTHÄUS et al., *Ausbildungsziel Judenmord? »Weltanschauliche Erziehung« von SS, Polizei und Waffen-SS im Rahmen der »Endlösung«*, Francfort-sur-le-Main 2003; Klaus LATZEL, *Deutsche Soldaten – nationalsozialistischer Krieg? Kriegserlebnisse – Kriegserfahrung 1939–1945*, Paderborn 1998; Omer BARTOV, *Hitlers Wehrmacht. Soldaten, Fanatismus und die Brutalisierung des Krieges*, Reinbek 1995. Un résumé de l'état de la recherche actuelle offre Gerhard PAUL, *Von Psychopathen, Technokraten des Terrors und »ganz gewöhnlichen« Deutschen*, in: ID., *Die Täter der Shoah. Fanatische Nationalsozialisten oder ganz normale Deutsche?* Göttingen 2002, p. 13–92.

masse floue qui avait séduit les Allemands par des promesses, par le charisme du Führer et par les mensonges.

Comment peut-on articuler le problème de l'idéologie nazie d'une manière plus complexe et plus apte à expliquer les résultats des recherches en cours ou récentes?

L'article va aborder le problème en partant d'une description du contenu et de l'extension de ce qu'on peut appeler l'idéologie nazie, avant d'isoler quelques aspects particuliers qui permettent de relier cette idéologie avec les schèmes de pensée largement répandus dans la société allemande de l'entre-deux-guerres, pour observer troisièmement l'évolution de l'idéologie.

L'idéologie nationale-socialiste: éléments de base

L'idéologie nazie s'est toujours déclarée comme une *Weltanschauung*. Hitler lui-même parlait d'une vision du monde qui n'était autre que »la connaissance des lois éternelles de la nature et de leur application«¹¹. Cela faisait que le nombre d'idées clefs est assez réduit. La doctrine raciale de la différence culturelle des ethnies et de leur inégalité, l'antisémitisme dans sa variante raciale de la confrontation des aryens et juifs, la doctrine d'hygiène raciale de la sélection et de l'endogamie raciales; une idée géopolitique: l'espace vital nécessaire à chaque peuple; une vision de l'histoire reliée au darwinisme social de la lutte des ethnies et de la victoire du plus fort; finalement la conviction que le peuple allemand (et ses alliés) a droit à une place privilégiée dans l'ordre politique des nations. Cette *Weltanschauung* hitlérienne faisait l'unanimité parmi le groupe dirigeant du parti puis du régime mais elle s'est articulée dans des variantes chez les idéologues du régime, Darré, Goebbels, Himmler et l'idéologue le plus officieux selon l'hierarchie du parti: Rosenberg¹².

Cette *Weltanschauung* est à bien y regarder un ensemble bien structuré d'idées, mais elle n'a pas existé sous forme d'un catéchisme ou d'une doctrine. En effet, »l'idée« national-socialiste¹³ à laquelle on faisait toujours allusion entre 1933 et 1945 fédérait un ensemble de mots-clefs diffusé très largement dans la langue allemande de l'époque: tel que *Volksgemeinschaft*, *Lebensraum*, *Reich*, *Rasse*, *Führer*. D'autres éléments de base de cette vision du monde comme la géopolitique, l'eugénisme ou le darwinisme social renvoyaient à des théories savantes qui circulaient largement dans le monde universitaire et ils n'étaient pas le monopole exclusif des nazis. Cette »diffusion« opaque et – comme nous allons voir – incontrôlable (même pour les services secrets de Himmler) de l'idéologie a toujours été considérée comme une faiblesse en comparaison au bolchevisme doté d'une doctrine philosophique, historique et politique formulée et contrôlée selon les règles d'une orthodoxie religieuse. Mais il s'agit

11 »Erkenntnis und rücksichtslose Anwendung eherner Naturgesetze«, Adolf HITLER, *Mein Kampf*, p. 316.

12 Frank-Lothar KROLL, *Utopie als Ideologie. Geschichtsdenken und politisches Handeln im Dritten Reich. Hitler, Rosenberg, Darré, Himmler, Goebbels*, Paderborn 1998; Ulrich HÖVER, *Joseph Goebbels – ein nationaler Sozialist*, Berlin, Bonn-Bad Godesberg 1992; Josef ACKERMANN, *Heinrich Himmler als Ideologe*, Göttingen 1970; Ernst PIPER, *Alfred Rosenberg: Hitlers Chefideologe*, Munich 2005.

13 »Die Nationalsozialistische Idee« était l'expression courante pour désigner cet ensemble sans fixer ses éléments et ses limites.

plutôt d'un grand avantage pour le régime de ne pas fixer sa propre idéologie et de s'approprier des idées venues d'autres horizons politiques. La frontière entre des idées qui faisaient partie de l'univers idéologique nazi et celles qui n'y figuraient pas restait toujours floue, seule l'exclusion explicite des idées démocratiques, libérales et marxistes et celle, rigoureuse, de producteurs d'idées non-aryens marqua une ligne de démarcation plus ou moins rigide.

On est plutôt confronté à une situation où l'idéologie nazie devint le discours social englobant, sans se structurer elle-même comme un corpus de règles et de doctrines, sans s'installer comme une sorte d'orthodoxie selon les règles des églises chrétiennes. On peut parler d'un champ d'énoncés théoriques ou programmatiques reliés entre eux. Cet arrangement plus souple a permis la co-existence d'opinions très divergentes sur un grand nombre d'idées centrales de l'idéologie nazie. Il n'existait pas seulement une grande différence entre les versions populaires, simplifiées et celles plus élaborées – la situation classique pour une idéologie politique, mais il s'est créé un véritable champ idéologique légitime autour de ces idées-clefs. Les producteurs d'idées politiques, philosophiques, morales ou sociales se faisaient concurrence sous le contrôle suprême, mais en effet très lâche et plutôt inefficace de l'organisation de Rosenberg¹⁴. Il s'agissait d'un pluralisme contrôlé et limité. Bien entendu, ce champ d'opinions légitimes ne fonctionnait qu'à partir de la définition d'ennemis idéologiques continuellement attaqués pendant la lutte pour le pouvoir avant 1933, à savoir les idées libérales, démocrates et les idées marxistes sous leur variantes sociales-démocrates ou communistes. Mais il a toujours existé une zone mal définie d'idées tolérées, regardées comme idéologiquement neutres ou simplement ignorées aux limites de ces univers politiques adversaires, ce qui a permis à des chercheurs ou universitaires qui avaient des positions plutôt distantes à l'idéologie nazie de collaborer avec le régime sans conversion politique préalable.

L'idée que la *Weltanschauung* nazie reposait sur des bases scientifiques, a empêché les dirigeants du régime d'avoir recours à un contrôle idéologique direct et à une politisation doctrinaire des sciences et de la recherche allemande. Cela fait que le poids de la coercition après l'expulsion des minorités démocratiques et des universitaires juifs était plutôt faible¹⁵. Naturellement ce laxisme a provoqué les rancunes et les cabales des doctrinaires dans les rangs du parti, mais ils n'ont jamais remporté la victoire.

Pour bien situer la place de l'idéologie nazie dans l'imaginaire du régime, il faut aussi faire la distinction entre celle-ci et le charisme du Führer. Le pouvoir personnalisé de Hitler et le culte du Führer toujours ranimé par la propagande de Goebbels restaient des sources de légitimité indépendantes et de première importance pour le régime¹⁶. Les deux sphères ne se sont jamais confondues bien que Hitler ait profité toujours de son charisme pour transformer ses idées idéologiques en décisions politiques. Mais il ne s'est jamais fait introniser comme garde suprême de l'idéologie

14 Reinhard BOLLMUS, *Das Amt Rosenberg und seine Gegner*, Munich 2006.

15 Entre 1935 et 1939, la position du catholicisme devint de plus en plus précaire dans cette zone entre la tolérance et la répression: Raimund BAUMGÄRTNER, *Weltanschauungskampf im Dritten Reich. Die Auseinandersetzung der Kirchen mit Alfred Rosenberg*, Mayence 1977.

16 Ian KERSHAW, *Der Hitler-Mythos. Volksmeinung und Propaganda im Dritten Reich*, Stuttgart 1980; ID., *Hitlers Macht*, Munich 1992.

nazie, il a toujours refusé le retour au sectarisme de la droite *völkisch* d'avant 1933. C'était ce renoncement qui lui a permis de rester au-dessus des querelles idéologiques de ses sous-chefs et d'imposer toujours ce qui l'intéressait le plus: les décisions sur le plan politique concret.

Il faut mentionner un autre élément spécifique de la *Weltanschauung* nazie. Il s'agissait d'une idéologie imprégnée d'un ressentiment anti-intellectuel. Le mode d'appréhension préféré était celui de la foi, de la *fides implicita*, par «voie d'instinct» pour utiliser le terme biologisant préféré des nazis. La valeur émotive de l'idée était à la fois affirmée et utilisée par les nazis. Ils étaient – Goebbels en fournit l'exemple parfait – en même temps des croyants et des manipulateurs sans scrupules des croyances des autres. La lutte à la fois contre les ennemis internes et externes était au centre de l'imaginaire politique de l'idéologie nazie et le «fanatisme» fut un mot positif clef du langage nazi. Cela fait que le régime a toujours réservé une place d'honneur, une espace privilégiée aux «idéalistes», les militants convaincus.

Les emprunts et les transferts d'idées

Il est difficile de passer en revue tous les aspects de la mise en scène de l'idéologie nazie. Mais il est important de souligner un aspect qu'on a tendance à oublier si l'on entre dans les détails: ses éléments passaient dans la langue ordinaire, imprégnaient les discours et les idées des spécialistes, la propagande les diffusait en petites doses; les bureaucraties les transformaient en termes de décrets et de lois¹⁷. C'est cette ubiquité fuyante qui me semble très importante. Mais si l'on décrit l'idéologie comme un langage, un mode de pensée qui imprégnait les schèmes de vision des Allemands, il faut montrer quels étaient les points d'ancrage où des attitudes de la majorité, ses attentes vers le politique, ses mots furent capturés par l'idéologie nazie¹⁸. Pour bien comprendre le profil de l'idéologie et son ancrage dans l'opinion allemande bien au-delà du cercle restreint des *Alten Kämpfer*, des militants du parti d'avant 1933, il me semble nécessaire de se rendre compte que cette idéologie n'était en quelque sorte qu'un amalgame radicalisé d'idées politiques diffusées dans larges parties de la droite nationale et qu'elle absorbait en même temps toute une série d'idiomes politiques situées bien au-delà de la frontière qui séparait la droite du centre et de la gauche dans la République de Weimar¹⁹.

L'élément le plus criant de ces emprunts était le socialisme de l'action, *Sozialismus der Tat*, l'appropriation du terme central du mouvement ouvrier. L'interprétation de l'anticapitalisme en termes antisémites et anti-internationaux était monnaie courante de la droite nationaliste dès l'Empire; La Première Guerre mondiale avait favorisé la fusion d'idées nationalistes et socialistes dans l'idée d'un socialisme national qui se résumait bien dans un collectivisme autoritaire et un contrôle public de l'écono-

17 Michael POLLAK, *Rassenwahn und Wissenschaft: Anthropologie, Biologie, Justiz und die nationalsozialistische Bevölkerungspolitik*, Francfort-sur-le-Main 1990.

18 Victor KLEMPERER, *LTI*, Halle 1957.

19 Frank-Lothar KROLL, *Konservative Revolution und Nationalsozialismus*, dans: Caspar von SCHRENCK-NOTZING (dir.), *Stand und Probleme der Erforschung des Konservatismus*, Berlin 2000, p. 103–118, ici: p. 113–117; Christoph H. WERTH, *Sozialismus und Nation. Die deutsche Ideologiediskussion zwischen 1918 und 1945*, Opladen 1996.

mie. Les responsables politiques de la NSDAP en faisaient un élément clef pendant sa phase d'ascension sans jamais y renoncer quand ils étaient au pouvoir et qu'ils se distancaient de toute politique anticapitaliste.

Deuxièmement, il faut souligner l'introduction du discours religieux dans le champ du discours politique. L'idéologie nazie ne cessa de transgresser les frontières entre ces deux sphères par son vocabulaire (*Schicksal, Gott, heilig* – destin, Dieu, sacré) et par ses rites²⁰. Cette manière de présenter le politique et la politique en termes religieux et d'un idéalisme, d'un romantisme religieux attiraient un grand public, elle permettait aux nazis d'assimiler très vite tout le terrain et tous les discours sur la nation allemande. En mélangeant les discours religieux et politique, l'idéologie nazie a été capable d'absorber la vaste gamme du nationalisme radicalisé qui était l'héritage de la Première Guerre mondiale et de la défaite non acceptée de 1918. Il en résulte le fait que l'idéologie nazie avant, mais surtout après le 31 janvier 1933 semblait devenir identique avec le nationalisme extrême ou extrémiste. La quasi sacralisation des termes clefs: la communauté nationale – la *Volksgemeinschaft*; l'Empire – le *Reich*; le chef – le *Führer* – était un élément central de ce transfert de loyautés et d'assimilation d'idées nationales et nationalistes d'origine diverse. Malgré son racisme biologiste, l'idéologie nazie n'a jamais refusé l'idéalisme romantique et le culte idéaliste de «l'âme du peuple», le legs historique du romantisme national allemand très répandu parmi les couches cultivées.

En même temps l'idéologie nazie a assimilé les courants utopiques qui – de manière diffuse – et souvent en mode apolitique – circulaient dans la société allemande à partir de 1900. Il faut penser aux mouvements de réforme de vie *Lebensreform*, aux mouvements de la jeunesse *Jugendbewegung* surtout sa variante *bündisch* ou aux aspirations politiques insatisfaites de la gauche en 1918²¹. Le discours nazi présenta un modèle d'explication des crises actuelles qui ouvrait en même temps la perspective d'une rupture et de la réalisation proche des «idéaux» de chacun. L'idée de révolution «nationale» ainsi que la philosophie d'histoire volontariste qui la soutenait (création d'un ordre stable – millénaire d'un nouvel Empire) permettrait de capter l'imagination des réformateurs et des utopistes.

L'élément utopique donna également naissance à tout un courant planificateur parmi les experts des sciences humaines du régime. Cette tendance culmina pendant la Deuxième Guerre mondiale dans des projets d'aménagement de territoires gigantesques, de plans de restructurations de régions entières à l'ombre des politiques de génocide et de transferts de populations dans l'Europe sous l'occupation nazie²².

20 VONDUNG (voir n. 5); Jost HERMAND, *Der alte Traum vom neuen Reich. Völkische Utopien und Nationalsozialismus*, Francfort-sur-le-Main 1988; Sabine BEHRENBECK, *Der Kult um die toten Helden: nationalsozialistische Mythen, Riten und Symbole, 1923 bis 1945*, Cologne 1996.

21 Ulrich LINSE, *Völkisch-rassistische Siedlungen der Lebensreform*, dans: Uwe PUSCHNER et al. (dir.), *Handbuch zur »völkischen Bewegung«*, Munich et al. 1996, p. 397–410; Frank-Lothar KROLL, *Nationalsozialistische Rassenutopien in der Deutungskultur der Zwischenkriegszeit*, dans: Wolfgang HARDTWIG (dir.), *Utopie und politische Herrschaft im Europa der Zwischenkriegszeit*, Munich 2003, p. 257–268; Lutz RAPHAEL, *Sozialenken in Deutschland zwischen konservativem Ordnungsdenken und rassistischer Utopie (1918–1945)*, dans: *ibid.*, p. 327–346.

22 Götz ALY, Susanne HEIM, *Vordenker der Vernichtung*, Hambourg 1991.

Ajoutons que le militarisme dans ses formes largement diffusées: culte du soldat de la Première Guerre mondiale, vénération de la tradition militaire allemande présentait un élément non négligeable pour la popularité des idées nazies. Il transposait l'imaginaire agressif du national-socialisme – celle de la guerre nécessaire et de la lutte comme fin en soi dans une image plus conventionnelle, celle d'un nationalisme d'une grande nation en armes. Ces aspects – mais la liste n'étant pas exhaustive – ont contribué à assimiler l'idéologie dans des milieux politiques et moraux à première vue distants de ses éléments racistes et d'organiser sa diffusion dans les différents secteurs de la société allemande.

Phases du développement

Normalement, l'histoire des idéologies politiques s'occupe de formations qui ont une durée longue ou au moins moyenne de 30 à 50 ans; l'histoire des idées politiques ne se plie pas très facilement au moule de l'histoire politique du Nazisme, encore moins aux rythmes de ses 12 ans au pouvoir. Cela se voit très bien dans l'élargissement des perspectives chronologiques quand on passe à une analyse de l'évolution de cette idéologie.

En effet, l'horizon intellectuel de l'idéologie nazie remonte au XIX^e siècle, les éléments de l'idéologie *völkisch* se condensaient à partir de 1871/80 et toutes les analyses sur les origines de cette idéologie nous présentent l'image d'un amalgame d'idées élaboré dans des milieux imprégnés des soi-disant crises de la modernité autour de 1900 et caractérisée par le sectarisme typique de groupes avantgardes²³.

Ainsi les idéologues de la NSDAP d'avant 1933, Rosenberg, Dittrich, Feder ou Hitler ne faisaient pas d'autorité dans ce secteur de l'opinion politique et n'étaient que des voix mineures dans un champ plus large où d'autres noms et auteurs avaient produit des textes et des slogans plus convaincants comme, p. ex., Jung, Jünger, Moeller van den Bruck pour ne citer que trois auteurs classiques de la jeune droite nationale de Weimar. Il est très difficile de parler de l'idéologie nazie avant 1933 en tant qu'ensemble d'idées suffisamment distinct des autres groupes de la droite nationaliste. C'était le charisme de Hitler comme dirigeant politique et la mobilisation de masse par la SA qui faisait la gloire du parti aux yeux des idéologues de la droite nationaliste qui partageaient une grande partie des idées clefs avec les nazis, notamment l'hygiène raciale, le militarisme et l'antisémitisme²⁴.

Ce sont les années 1933 et 1934, celles de la soi-disant ›Révolution nationale‹ qui firent naître le champ idéologique du régime avec tous les éléments structurels:

- l'élimination des idées politiques ennemies, l'exile des opposants et l'expulsion des ›non-aryens‹ des lieux de production et de diffusion culturelle, universitaire et scientifique;

23 Patrick ZUR MÜHLEN, *Rassenideologien. Geschichte und Hintergründe*, Berlin, Bonn-Bad Godesberg 1977; George L. MOSSE, *Die völkische Revolution. Über die geistigen Wurzeln des Nationalsozialismus*, Francfort-sur-le-Main, 2. éd. 1991.

24 Thomas KLEPSCH, *Nationalsozialistische Ideologie. Eine Beschreibung ihrer Struktur vor 1933*, Münster 1990; HERBERT (voir n. 7), p. 42–130; KROLL (voir n. 21).

- l'installation des instances de contrôle et de propagande avec les ministères de Goebbels, de von Schirach (Jeunesse) et l'organisation du parti dirigé par Rosenberg (*Amt Rosenberg*);
- la mobilisation volontaire de la majorité des érudits, hommes de lettres et d'experts pour l'élaboration de la «nouvelle» idéologie allemande qui devenait synonyme de l'idéologie nazie au sens large. Il en résulta une production accrue de textes programmatiques, de contributions philosophiques, sociologiques et juridiques qui s'appliquaient à l'exégèse des nouveaux mots-clefs: espace vital (*Lebensraum*), principe d'autorité (*Führerprinzip*), ordre concrète (*konkrete Ordnung*). Il est bien connu que c'était aussi l'heure des intellectuels de droite qui se présentaient comme les nouveaux maîtres à penser, tel Carl Schmitt ou Martin Heidegger. Mais tous ces prétendants furent rejetés²⁵. Le régime préféra éliminer la position et le rôle de l'intellectuel (au sens strict) et il incita, au contraire, les scientifiques de faire leur travail d'expertise, de s'engager au niveau professionnel. Ces experts ont profité financièrement ou symboliquement de l'autoritarisme bureaucratique installé par le régime et ils ont joué volontairement leur rôle de conseillers et de planificateurs.

Entre 1934 et 1939, nous observons une phase d'organisation et d'institutionnalisation du champ idéologique²⁶: c'est l'heure des organisateurs de cours politiques et idéologiques pour les militants du parti, c'est l'heure de la fondation d'instituts de recherche et du financement publique des recherches scientifiques pour les buts militaires, économiques et politiques du régime. Tous les terrains de la *Weltanschauung*, de la culture à la recherche scientifique et de l'enseignement universitaire, devenaient en même temps des lieux d'affrontement des sous-chefs, tels que Rust, Ley, Rosenberg, Goebbels, von Schirach et finalement, pour nommer le plus fort, Himmler. Les résultats pratiques de cette phase sont très mitigés.

En fait, on constate que jusqu'en 1938, l'impact de l'idéologie se réduit visiblement. Les années de la guerre sont caractérisées par l'instrumentalisation de l'idéologie pour la guerre. Ce n'est qu'en ce moment que les éléments de l'idéologie sont de façon systématique propagées et diffusés, surtout dans la *Wehrmacht*, l'élément central pour la poursuite de la guerre. L'endoctrinement se généralisa et se banalisa²⁷. Ce fait est éclatant à partir de 1943: en même temps la propagande et l'endoctrinement deviennent plus lourde, plus offensive au fur et à mesure que la réalité militaire devient plus critique et finalement catastrophique. On pourrait même dire que l'idéologie devint aux dernières années (entre 1943 et 1945) le ciment de la *Volksgemeinschaft* et les idéologues profitèrent du fait que les réalités de la guerre «totale», dans les conditions créées par le régime lui-même, se prêtaient de plus en plus à une interprétation en terme de lutte raciale et finale suggérée et toujours réanimée par la propagande.

L'idéologie nazie n'a pas disparu le 8 mai 1945, bien qu'elle ait offert beaucoup moins de résistance que les alliés ne le craignaient. La défaite complète et la révéla-

25 Michael GRÜTTNER, Das Scheitern der Vordeuter. Deutsche Hochschullehrer und der Nationalsozialismus, dans: ID. et al. (dir.), Geschichte und Emanzipation. Festschrift für Reinhard Rürup, Francfort-sur-le-Main 1999, p. 458-481.

26 BOLLMUS, (voir n. 14).

27 Manfred MESSERSCHMIDT, Die Wehrmacht im NS-Staat. Zeit der Indoktrination, Hambourg 1969.

tion des crimes ont désavoué son contenu politique. Mais il est tout à fait remarquable de voir que de nombreux éléments pris isolément survivaient la défaite et qu'ils ont imprégnés l'opinion publique ou privée allemande jusqu'aux années soixante: La méfiance ou le mépris pour les étrangers surtout d'origine slave, le refus des ›marginiaux‹ sociaux, des handicapés, la baisse très lente de l'antisémitisme dans les sondages d'opinion sont autant d'exemples de la survie d'éléments idéologiques au-dessous du niveau politique. Les schèmes de perception et les catégories de valorisation restaient les mêmes au niveau des discours scientifiques, en médecine psychiatrique, en sociologie, en droit, mais dans un état camouflé, rabaissé et purgé des éléments ouvertement antisémites, racistes et anti-démocratiques. Il faut constater que les milieux universitaires ne sortaient que lentement du contexte idéologique qu'ils avaient créé avant et après 1933. C'est autour de 1960 qu'un grand nombre d'indices convergent pour signaler la fin de ces répercussions idéologiques.

Pratiques de l'endoctrinement

Quand on passe à l'analyse de la transmission des messages idéologiques, on touche un aspect très compliqué. En effet, l'idéologie nazie se présente d'un côté comme un ensemble de textes, d'images, de slogans, et d'émotions, d'imaginations et d'idées de l'autre côté. Si l'on veut analyser les transmissions, il faudrait aussi regarder la législation et l'administration, à savoir les règlements policiers, les lois et les décrets imprégnés de l'idéologie; mais au niveau des acteurs, les sources ne nous permettent qu'un accès indirect, partiel. Les grands efforts de la propagande de diffuser les idées clefs, comme l'hygiène raciale, l'antisémitisme, la nécessité de la guerre, ne peuvent pas être pris comme indice de leur succès. Bien au contraire, même en ce qui concerne la maison de Goebbels, nous savons bien qu'elle fonctionnait le mieux là, où les sujets étaient populaires.

Vu la difficulté d'un bilan global, il est préférable de différencier par groupes et par situations. Il y avait des groupes qui couraient un risque bien élevé de devenir les objets de l'endoctrinement nazie: les militants du parti, surtout ceux qui grimpaient les échelles internes; la jeunesse, surtout masculine, dans son chemin à travers les organisations du régime comme la *Hitler-Jugend* (HJ), le *Reichsarbeitsdienst* (RAD), la *Wehrmacht*, les membres des services de sécurité, la police et la SS. Parmi les élites traditionnelles, p. ex. les officiers, l'endoctrinement ne commençait que pendant la guerre, en 1940/41, en préparation de la guerre contre l'Union soviétique.

Même ce survol schématique fait apparaître les lacunes: les femmes (auxquelles le *Führer* s'adressait plus directement jouant sur son charisme), les hommes âgés, les dirigeants économiques, les universitaires âgés. Ici, la pénétration idéologique dépendait des personnes, de leurs milieux, de leurs affinités intellectuelles et politiques aux offres idéologiques.

Cette situation explique en outre l'élitisme idéologique des jeunes intellectuels de droite encadrés par Himmler dans la SS. Ils se profilèrent à la fois comme la jeune génération et l'élite future du régime. Himmler créa une organisation qui permettait d'intégrer continuellement les volontaires pour cette élite idéologique. À partir de 1935, elle s'adressait p. ex. aux étudiants en installant des maisons SS (*SS-Mannschaftshäuser*) dans 16 villes universitaires. Les organisations SS attiraient un nombre

élevé de médecins, juristes, ingénieurs et universitaires qui y voyaient leur moyen d'ascension sociale et d'accès au pouvoir. Mais dans ce groupe, opportunisme et endoctrinement allaient de pair.

Il est intéressant de voir que du côté du parti nazi, l'endoctrinement de l'idéologie ne réussit pas de la même manière²⁸. L'initiative de Ley qui consista dans la création d'un système de cours politiques dispensés dans des centres pédagogiques nouvellement construits (*Ordensburgen*) pour un groupe sélectionné des membres du parti, échoua finalement en 1938 par manque de postes de carrière à offrir à ces volontaires. Tout le système des cours politiques organisé par l'organisation Rosenberg en coopération (toujours conflictuelle) avec l'appareil du parti dirigé par Robert Ley cherchait à inculquer les éléments clefs de l'idéologie nazie, mais les résultats étaient mitigés. Les dates disponibles actuellement sont lacunaires et elles nous présentent des résultats régionaux très variables: p. ex. en 1938, en Thuringe 9% des responsables du parti participaient à des cours politiques (souvent une semaine réduite à un week-end), en Hesse-Nassau, le taux de participation n'était qu'à 2,5%; le taux parmi les dirigeants locaux (*Ortsgruppenleiter*) était à peine plus convaincant: 22% en Thuringe, 12% en Hesse-Nassau²⁹.

Nous ne disposons pas des chiffres comparables pour les organisations SS, mais il résulte des documents et des instructions que dans l'organisation de Himmler on accordait plus d'importance à l'aspect idéologique³⁰. La participation aux cours politiques était obligatoire d'abord pour ceux qui voulaient faire carrière; c'est-à-dire, la formation idéologique après la sélection raciale au moment de l'entrée dans la SS était un élément préalable aux avancements dans la hiérarchie. À partir de 1937, un système de concours fut établi pour le recrutement des cadres dans tout le système SS (police ordinaire, police judiciaire, *Gestapo*, *SD*). Contrairement au parti, la SS offrait des postes toujours plus nombreux dû à l'élargissement constant des services de sécurité sous son contrôle. L'organisation centrale édita les revues (*SS-Leithefte*) et distribua le matériel de l'endoctrinement portant sur l'idée du sang et de la race, la paysannerie aryenne, les juifs, les francs-maçons et les bolcheviques.

La deuxième période de la guerre (à partir de la fin 1940) voit se propager ces modèles d'endoctrinement dans la *Wehrmacht*³¹. En novembre 1940, le chef de la *Wehrmacht* Keitel et Rosenberg se mettaient d'accord pour une coopération en matière d'endoctrinement idéologique. Les thèmes de ces «matériaux» mis à la disposition de l'armée donnent le ton de la dernière phase de mobilisation idéologique: en 1943/44 c'étaient d'abord le juif comme parasite mondial; ensuite l'État social allemand; et enfin la victoire par la foi³².

Finalement, le 22 décembre 1943 fut créé l'officier politique, c'est-à-dire l'équivalent exact du commissaire politique bolchevique, pour intensifier l'idéologisation de

28 Carl-Wilhelm REIBEL, *Das Fundament der Diktatur: Die NSDAP-Ortsgruppen 1932–1945*, Paderborn 2002, p. 182–217.

29 Ibid., p. 217.

30 Isabel HEINEMANN, «Rasse, Siedlung, deutsches Blut». Das Rasse- und Siedlungshauptamt der SS und die rassenpolitische Neuordnung Europas, Göttingen 2003, p. 91–100.

31 Jochen JANSSEN, *Antibolschewismus in der Schulungsarbeit der Deutschen Wehrmacht*, dans: *Zeitschrift für Geschichtswissenschaft* 51 (2001), p. 58–77.

32 BAUMGÄRTNER (voir n.15), p. 101.

l'armée allemande – une tendance qui fut d'ailleurs vue d'un mauvais œil par la concurrence SS qui jusqu'à ce moment-là se présentait toujours comme l'avant-garde politique des forces militaires allemandes³³. Pour Himmler lui-même, il n'y avait pas de doute sur le rapport étroit entre la formation idéologique et la force de combat et surtout de résistance des soldats.

Si l'on analyse les éléments de cet endoctrinement dispensé majoritairement à des jeunes hommes allemands entre 15 et 30 ans, on voit clairement que les voies de l'inculcation étaient plus ou moins les mêmes:

- 1) Le lieu privilégié était le camp (ou la caserne dans le cas des militaires). L'intégration de l'individu dans le groupe militarisé était un préalable à chaque entreprise d'endoctrinement. La vie dans un camp, son organisation militaire ou quasi-militaire était en elle-même un élément central du message idéologique. »La pédagogie du camp« (*Lagerpädagogik*) devenait omniprésente entre 1933 et 1945 dans l'Allemagne nazie de même qu'elle est le revers de l'explosion des camps de concentration à partir de 1938/39.
- 2) Des exercices militaires et les sports faisaient partie intégrante de l'inculcation idéologique. Pour les experts nazis il n'y avait aucun doute que la dureté, l'énergie et le caractère étaient des vertus masculines qui créaient la disponibilité d'habitus nécessaire pour accepter et intérioriser l'idéologie nazie. Il s'agissait d'un véritable programme d'incorporation d'idéaux idéologiques, de schèmes de perception et de jugement qui devaient fonctionner comme autant de mécanismes inconscients au moment des décisions cruciales de la lutte.
- 3) Les cérémonies collectives, les fêtes solennelles et les réunions intimes, formaient un autre élément de cette pédagogie idéologique. Le groupe concret fut mis en scène et mis en relation avec le collectif national plus large. Ici, cet élément communautaire qui est central, relègue l'individu au deuxième plan, lui assigne une place dans le collectif et l'intègre très concrètement le plus possible dans son groupe.
- 4) L'élément cognitif, ce qu'on apprend dans les cours politiques, était choisi selon le niveau du groupe, mais il semble qu'il s'agissait plutôt d'affirmer des ressentiments ou des attitudes déjà établies que de convaincre ceux qui hésitaient. On répétait ce qui était grosso modo déjà connu. Il n'est pas étonnant d'y retrouver les éléments clefs de l'idéologie nazie: la doctrine raciale, l'histoire allemande, les ennemies: les juifs, les bolcheviques, les buts, c'est-à-dire l'espace vital, la politique sociale allemande comme réalisation de la *Volksgemeinschaft*.

Bilan provisoire

Si l'on tient compte de cet endoctrinement très spécifique, tout axé sur la formation d'un habitus raciste et militaire, d'un comportement collectif, les effets de l'idéologie, me semble-t-il, devraient être discutés avec beaucoup plus de minutie. Il faut

33 HIMMLER, cité par Jens BANACH, *Heydrichs Elite. Das Führerkorps der Sicherheitspolizei und des SD 1936–1945*, Paderborn 1996, p. 102; Bernd WEGNER, *Hitlers Politische Soldaten: Die Waffen-SS 1933–1945. Studien zu Leitbild, Struktur und Funktion einer nationalsozialistischen Elite*, Paderborn 1983, p. 197.

attirer l'attention aux pratiques, aux routines d'un habitus inculqué, aux doctrines supportées par des attitudes corporelles. Cela nous mène bien loin des champs bien établis d'une histoire des idées politiques et nous rapproche beaucoup plus de l'anthropologie historique. Latzel, dans ses études sur les lettres de soldats de la *Wehrmacht* en guerre contre l'armée rouge, interprète l'attention accrue aux questions d'hygiène, aux ordures, à la saleté dans les villages et les villes occupés, à la misère comme autant d'indices du fonctionnement pratique de l'idéologie nazie de l'hygiène raciale, du refus raciste des populations slaves et juives sans que ces lettres énoncent directement l'idéologie raciale³⁴. Nous voilà à un point où la réinterprétation de l'idéologie finit par nous poser toute une série de nouveaux problèmes.

Mais avant d'y revenir, il faut tenir compte des lacunes, d'ailleurs assez étonnantes, de la recherche actuelle:

- il nous manque une analyse systématique des matériaux de l'endoctrinement idéologique³⁵;
- nous ne connaissons pas l'étendu des activités idéologiques du parti, de la SS et de la *Wehrmacht*;
- les biographies collectives des participants à ces cours nous permettraient de mieux cerner l'effet réel de ces pratiques idéologiques sur les politiques d'extermination;
- le poids de la formation idéologique comme une des conditions préalables aux pratiques bien décrites «aller en avant du Führer» (*dem Führer zuarbeiten*), si répandu dans l'administration civile et militaire allemande de l'époque.

L'analyse de l'idéologie nationale-socialiste invite à des comparaisons avec les autres idées politiques fascistes et leurs mises en scène. Il faut rappeler les nombreuses contributions sur ce terrain et parmi celles surtout les travaux de Philippe Burrin en cette matière³⁶. En même temps, l'idéologie est un terrain intéressant pour la confrontation du stalinisme et du nazisme parce qu'à bien des égards ces idéologies ennemies se présentent aussi comme des voisins ou des parents d'une même famille «totalitaire».

Enfin, il reste le problème de bien situer la *Weltanschauung* nazie dans le contexte du XX^e siècle: Elle nous présente à la fois l'exemple le plus radical du surinvestissement émotionnel rhétorique sur la figure de la communauté politique nationale en rasant les frontières entre la politique, la moralité et la religion. En même temps, elle présente beaucoup de traits qui l'assimilent à ces amalgames d'idées, de slogans et de personnages charismatiques ou seulement médiatiques que la concurrence du champ politique produit tous les jours devant nos yeux et qui ont fait naître un style de politique et de langage politique populiste nouveau dans l'ère des mass media. Est-ce que l'idéologie nazie en était le précurseur radical? Dans la même manière dans laquelle ce parti était le premier parti interclassiste et de masse (*catch-all party*) que l'Allemagne n'ait connu au XX^e siècle? Le dossier de l'idéologie nazie n'est pas encore fermé.

34 LATZEL (voir n. 10), p. 166–182.

35 Une exception est Mario ZECK, *Das schwarze Korps. Geschichte und Gestalt des Organs der Reichsführung SS*, Tübingen 2002.

36 Philippe BURRIN, *Fascisme, nazisme, autoritarisme*, Paris 2000.